

Francesco Masci : « Berlin, cette île du bonheur fictif »

Publié le 20 mars 2014 à 15:52 par Marie Klock, David Le Guillermic et Thomas Moreau |  

Nous avons rendez-vous au café Altes Europa avec le philosophe Francesco Masci, de passage dans la capitale allemande pour la sortie de la traduction de son dernier livre, *L'Ordre règne à Berlin*. Il s'est « embarqué vers les tristes rivages de cette île du bonheur fictif » et raconte un Berlin à la fois sombre et kitsch, où les individus mutent en subjectivités fictives et s'adonnent à un hédonisme effréné.



Berlin au crépuscule.

Quand êtes-vous venu pour la première fois à Berlin ?

C'était en 1988, avant la chute du mur, donc. J'y ai passé neuf mois. J'y suis venu tout seul, j'étais jeune et curieux de cette excitation berlinoise très spécifique qui était toute autre qu'aujourd'hui. Puis j'ai gardé un lien avec la ville, je ne peux pas forcément expliquer pourquoi, c'est une sorte d'amour-haine. J'y suis revenu constamment : dans les années qui ont suivi la chute du Mur, pour des séjours plus ou moins longs, de quelques mois à quelques années... Donc je connais bien la ville, j'ai vécu de très près son évolution au cours des dernières décennies.

Quelle place occupait-elle dans votre imaginaire à l'époque ?

C'est difficile de répondre, parce qu'il faut que je me replonge dans mes illusions de jeunesse... C'était l'imaginaire d'une ville où l'expérience alternative était poussée à ses limites, et ce de manière très apolitique. C'était une ville où la culture absolue s'était mise à produire, et cela pour la première fois au cours de la modernité, une image désespérée, sans promesse. J'étais confronté au néant, cette idée d'une apocalypse imminente était toujours présente et c'est ça qui était assez fascinant. En outre, alors que toute la culture underground occidentale était réinscrite dans des circuits commerciaux, ici on avait l'impression qu'il y avait quelque chose du domaine du para-politique, il nous semblait qu'on pouvait vivre de manière réflexive cette tension politique, ce partage de la ville en deux. Et puis, tout pouvait s'arrêter d'un moment à l'autre.

D'où vous venait cette image ?

C'est surtout dans cette culture alternative que le mythe était vivace. Par la musique plus encore que les arts plastiques, une musique industrielle très brute. J'écoutais toute cette mouvance-là, la cold wave, le post punk... Contrairement à Londres ou New York, ici, il y avait cette situation politique particulière qui rendait la chose plus authentique, c'est du moins l'impression que j'avais. Évidemment, elle ne l'était pas, en réalité on vivait plus par réflexion cette tension politique, et puis elle était présente physiquement puisqu'en se promenant dans la ville, on finissait toujours par tomber sur le

mur. On avait l'impression de vivre les derniers instants d'une époque.

J'imagine que, toutes proportions gardées, c'est un peu comme aujourd'hui à Tel Aviv ou Téhéran ; évidemment Berlin fait la fête, mais ce n'est rien en comparaison du monde de la nuit dans ces deux villes, puisque quand il y a une situation politique si particulière, tout, par reflet, prend une importance particulière. Sous les bombes alliées, Berlin était une ville très festive, il y avait des fêtes jusque très tard dans la nuit, dans les hôtels, c'était une ville qui vivait très intensément. Mais je fais des allers-retours entre mes illusions de jeunesses et mon discours actuel qui, évidemment, est un peu plus construit et qui s'oppose même à ces illusions-là ou qui si vous voulez montre le fonctionnement, la nécessité de ces illusions, justement.

« Berlin, où la trace physique d'un conflit était là, immuable, est devenue une ville où aucun conflit n'est plus possible. »



Le mur de Berlin, Potsdamer Platz, novembre 1975.

Pourquoi parlez-vous d'illusions, rétrospectivement ?

Je pense que dès qu'on travaille avec les images, dès qu'on est immergé dans cette fiction qui pour moi, désormais, nous organise tous, on n'est jamais en contact avec le politique. À mon sens, dans l'histoire de la modernité, le politique – et je dis le politique au masculin parce que je ne parle pas de la politique comme technique d'organisation – a été rejeté par ce que j'appelle la culture absolue, ce monde d'images régi par une temporalité de la promesse-attente-déception. Ce qui était spécifique à Berlin avant la chute du mur, c'est que pendant une vingtaine d'années, la culture absolue n'a fait que produire des images vraiment négatives, vraiment désespérées, sans aucune promesse.

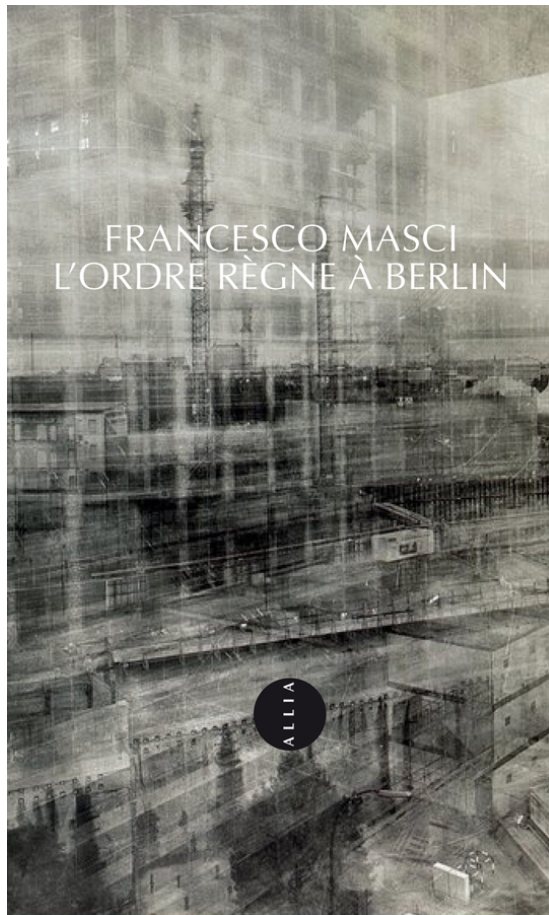
Mais tout ceci ne nous réinscrit pas dans la réalité, dans une réalité du politique, puisqu'il s'agissait là aussi d'images culturelles. Et finalement, cette ville qui avait osé pendant 20 ans autant de négativité devait être châtiée par une débauche de positivité, qui a plus ou moins été initiée par la Love Parade. C'est une Némésis qui est tombée sur la ville. On assiste désormais à une sorte d'hédonisme individualiste qui ne fait jamais corps, dans tous les sens du terme : il ne fait jamais corps physique, il ne fait jamais corps social, il ne fait jamais rien, il demeure obstinément au stade de monades individualistes renfermées dans leur plaisir égocentré, et croit être rebelle, alors qu'il ne fait que participer à un ordre des plus solides – puisqu'en ne faisant jamais corps, il n'accepte jamais l'idée qu'il pourrait y avoir une diversité, une opposition, un conflit. Berlin, où la trace physique d'un conflit était là, immuable, est devenue une ville où aucun conflit n'est plus possible.

Ce phénomène de modernité est-il applicable à tout l'Occident ? Et en ce cas, pourquoi avoir choisi Berlin pour l'illustrer ?

Évidemment, c'est un processus qui traverse tout l'Occident, mais à Berlin, pour certaines raisons – la chute du Mur, la situation économique qui en découle –, rien ne fait plus obstacle à ce devenir culturel, même pas l'économie. On assiste ailleurs aussi à cette « fictionnalisation » de tous les rapports sociaux, cette entrée en apesanteur, cette perte de substance et de densité du territoire des villes – un territoire, ce sont beaucoup de choses : des conflits, des contrastes, des diversités qui se mélangent, des projections imaginaires qui participent à tout un amalgame de relations très compliquées.

À Berlin, ce territoire est complètement dissous par la société, par un flou imaginaire constant. Et ce flou n'est jamais stoppé par rien. C'est la première fois que le culturel domine les conditions économiques. Bien sûr, il y a eu ici aussi une flambée des prix, mais elle a fait suite à cet investissement imaginaire, alors que la montée des prix à New York, par exemple, n'est qu'une simple loi économique, elle est régie par l'offre et la demande. Il y a peu d'espace, la demande est très importante, tout comme à Paris, et les prix grimpent. C'est la règle capitaliste la plus élémentaire.

Et à Berlin, il a fallu d'abord un investissement imaginaire sur la ville pour que l'économique suive et que les prix montent. On le voit ici de manière beaucoup plus limpide qu'ailleurs, ce processus de la culture absolue, cette manière de traduire tous les rapports sociaux, et même tous les rapports de force, en rapports imaginaires. C'est pour cela que les individus berlinois – ou plus exactement les subjectivités fictives, puisque ce ne sont plus vraiment des individus – se rebellent : parce que désormais, l'homme politique est devenu une fiction de plus. Malheureusement pour eux, la figure du rebelle n'est elle aussi qu'une fiction.



L'Ordre règne à Berlin, de Francesco Masci, aux éditions Allia.

du pouvoir sera restaurée. Mais la plupart du temps on laisse faire, parce que la modernité fonctionne sur une économie de moyens. Il y a une telle hyper-production de contingences que cela devient très difficile à gérer. Elle préfère gérer ces individualités et leurs exigences de liberté avec la production d'événements de la culture absolue plutôt qu'avec une intervention violente.

Cette relation verticale du pouvoir sur le citoyen aurait donc totalement disparu, mis à part dans l'acte policier ?

Non, elle peut réémerger, mais elle reste très ponctuelle. Paradoxalement, il y a un contrôle perpétuel, mais en même temps aussi une dépolitisation, une « fictionnalisation » de ces relations-là. L'émeute, pour moi, n'est pas un moyen politique, dans le sens où le politique, c'est accepter cette confrontation perpétuelle qui n'est pas moralement déterminée. Savoir accepter qu'il y a un ennemi, mais que cet ennemi n'est pas mauvais. Je vais le combattre, mais je ne projette pas sur lui qu'il est quelqu'un de mauvais, de moralement inférieur. Et étrangement, ce principe-là, qui naît avec Machiavel, avec **Hobbes**, n'a jamais été vraiment actif en Occident, parce que c'est la trinité de l'esthétique, de la morale et de l'économie qui a expulsé le politique pour organiser la société dans la modernité.

Comment se fait-il que Berlin soit à ce point avancée dans ce processus de modernité, alors qu'elle a longtemps été divisée par un Mur qui avait un effet rétenteur sur toute la partie Est de la ville ? La réunification aurait-elle eu un effet de catalyseur ?

Oui, absolument, car cette enclave bizarre est tombée. La situation était la suivante : d'un côté, on avait un hyper-politique franchement dictatorial, un Léviathan, aucune possibilité du politique comme on l'entend en Occident, juste une dictature, et de l'autre côté, il y avait un double imaginaire, d'une part un imaginaire très commercial – les vitrines du **Kudamm** devaient représenter la prospérité, l'opulence de l'Ouest par rapport à l'Est –, et d'autre part ce monde underground qui a commencé à émettre des images négatives, le tout restant toujours inscrit dans la culture absolue.

Cette culture underground dont vous parlez existait aussi sous une autre forme de l'autre côté du Mur, à Berlin Est. Y était-elle aussi chargée de négativité ?

Non, au contraire. Mon discours sur la culture absolue ne fonctionne que dans des sociétés dites démocratiques. Quand il y a une dictature, la culture peut devenir une force d'opposition. La situation des punks à l'Ouest et à l'Est était très différente. Les punks de l'Est étaient vraiment pourchassés par le gouvernement, enfermés dans des structures de torture par la Stasi et infiltrés massivement par cette dernière. C'était vraiment un combat. Pour une dictature, la circulation de toutes ces images n'était pas tolérable. C'est tolérable uniquement pour les sociétés qui ont effectué un retrait du politique assez puissant pour laisser une liberté de plus en plus vaste au domaine de l'imaginaire. La domination n'intervient plus, sauf quand cette liberté engendre un acte violent.

Si au lieu d'écrire des livres sur l'insurrection, on passe à des choses plus concrètes, la domination intervient, elle ne laisse plus circuler l'imaginaire, elle l'arrête et restaure ce rapport de force vertical. Si je sors et que je casse cette vitrine, vous pouvez être assuré qu'un flic surgira très rapidement, et avec ce simple geste d'emprise sur mon corps, la verticalité

« En Occident, c'est la trinité de l'esthétique, de la morale et de l'économie qui a expulsé le politique pour organiser la société dans la modernité. »





Francesco Masci, par Anna Subdin pour RAGEMAG.

Revenons à la chute du Mur. D'un côté, il y a l'Ouest qui est surinvesti par les images ; de l'autre, l'Est dont le système repose sur la répression de ces dernières par ce que vous appelez « la Technique ». À la chute du Mur, les deux entrent en collision. Qu'est-ce qui s'opère exactement lors de la rencontre de ces deux systèmes antithétiques ?

Considérons que c'est toujours une de ces deux forces qui organise la vie des humains dans la modernité – d'un côté, il y a la Technique, avec un T majuscule, car la Technique chapeaute toute une variété de techniques : la médecine, le droit, etc. pour lesquels l'Homme n'est jamais entier, pour lesquels il n'est qu'un ensemble de symptômes, de cas. La ville est complètement organisée selon un principe technique. On a beau faire des dérives situationnistes, les gens continueront de prendre le métro par exemple, leur parcours dans la ville est strictement planifié par des injonctions précises. Comme l'individu n'existe plus dans cette société technique, il opère sa renaissance en tant que subjectivité fictive, c'est-à-dire un individu extraordinairement libre dans un monde imaginaire.

Je pense que c'est cette poussée imaginaire qui a entraîné la Réunification – ce n'est pas la victoire d'un régime politique sur un autre, mais la victoire d'un régime ontologique sur un autre. La victoire d'un régime fondé sur une liberté imaginaire et une contrainte technique très stricte, sur un autre régime où la contrainte devait être totale, avec un contrôle paranoïaque sur l'imaginaire. Tellement paranoïaque qu'il devait même anticiper l'imaginaire, les désirs, les besoins, les rêves des individus. Il fallait étouffer dans l'œuf cette production imaginaire. C'était un régime semi-iconoclaste, dont le rapport aux images était tout à fait classique : les images étaient tolérées pour la propagande. L'esthétique n'était pas niée, elle devait être au service de l'hyper-politique.

« L'imaginaire, même dans les désirs de liberté les plus délirants, n'est jamais vécu par la domination comme quelque chose de dérangeant. »

Alors qu'en Occident, le politique complètement retiré derrière l'horizon des événements laisse libre cours à cette liberté. Il y a une nécessité de supprimer tous les obstacles, de manière à ce que cet imaginaire circule de manière encore plus fluide. De toute façon, l'imaginaire, même dans les désirs de liberté les plus délirants, n'est jamais vécu par la domination comme quelque chose de dérangeant. Il peut parfois être trop en avant sur un consensus social, et dans ce cas il faut une ingénierie sociale pour mettre temporairement à l'unisson l'imaginaire et la société, mais c'est une simple question d'accord, pas de contrôle.

Il semble qu'à Berlin, on ressent plus qu'ailleurs cette course folle des images qui essaient de repousser les limites de toutes les conventions, de tous les tabous. C'est comme une crise d'adolescence perpétuelle, on teste la résistance du public aux images, pour voir jusqu'où il acceptera d'être dérangé.

Le gros problème de la modernité était de concilier deux choses incompatibles qu'elle-même avait créées. L'individu, dans la société pré-moderne, était pris dans toute une série de relations verticales – la famille, ou même la relation verticale de la ville à la campagne –, il n'y avait aucun espace de liberté. Tout cela venant à tomber et la société se réorganisant de manière horizontale, on assiste à la naissance de cet individu qui veut revendiquer de plus en plus sa liberté. L'idée de société, d'organisation sociale, d'État, et cette revendication de liberté paraissaient incompatibles, surtout parce que la société avait tendance à empiéter sur cette liberté de l'individu. Ce paradoxe n'a pas été résolu par le politique mais justement par ce que vous dites : on laisse dans l'imaginaire ce jeu à l'outrance et à l'excès de la liberté, qui est pour moi une liberté fictive au sens où elle est éphémère, elle est incapable d'être cette liberté politique d'émancipation. Ce n'est plus une liberté d'émancipation, c'est une liberté du plaisir. Ce sont deux choses complètement différentes. Et cela, paradoxalement, sert à pacifier, organiser une société.



Teufelsberg – sommet de l'ancienne station d'écoute de la NSA, par Marie Klock pour RAGEMAG.

Vous dites que la subjectivité fictive n'est pas libre ; dans ce cas, où réside la « vraie » liberté ?

Je ne sais pas... La « vraie » liberté qui nous a été promise à l'aube de la modernité, c'est une maîtrise de l'individu sur tous les aspects de son existence – la capacité d'organisation et de contrôle. Mais évidemment, la société est très complexe ; le sociologue allemand **Niklas Luhmann** explique que la production de contingences est quelque chose de nécessaire à la modernité, et chaque tentative de gérer ces contingences ne fait qu'ajouter de la complexité et de nouvelles contingences. Le contrôle n'est pas possible, à cause de toute une série de raisons techniques – on ne contrôle même pas comment on allume une lumière, c'est déjà un processus qui nous échappe complètement !

Tout cela s'est fait en plusieurs étapes. La modernité de la Renaissance crée cet individu au centre de l'univers, et aussi l'idée de société, mais ce que j'appelle la « culture absolue » naît à la fin du XVIII^e siècle avec les romantiques allemands, là où les images ne servent plus à représenter le réel mais sont autonomes, se chargent

d'une promesse absolue, exorbitante, qui a presque un caractère religieux. Les fictions ne font que dire : nous promettons de changer le monde, d'être mieux que le monde, d'être tout autre chose que le monde, nous sommes le Bien, le monde est mauvais. À ce moment, la culture se charge fortement de questions morales, c'est là que naît ce couplage bizarre entre l'esthétique et la morale. Là-dessus vient se greffer l'économie.

« À présent, on jouit de manière instantanée de la liberté sans même qu'il y ait la moindre espèce de promesse para-politique. »

L'économie étant neutre, elle ne fait que profiter de cette organisation par les fictions et les événements. Les événements opèrent un recodage de la temporalité typique de la culture : la promesse perpétuelle d'un monde meilleur, quelque chose d'absolument bon, de juste et de vrai, puis la déception parce que cela ne fait que produire d'autres événements ou d'autres images – donc il y a un moment de promesse, d'attente et de déception. Et la déception n'entraîne jamais une irruption du réel. Au contraire, elle ne fait qu'accélérer la prolifération d'images. Cette temporalité a beaucoup évolué en deux cents ans, de la promesse emphatique des romantiques, ou même des avant-gardes, à l'absence de promesse actuelle. À présent, on jouit de manière instantanée de la liberté sans même qu'il y ait la moindre espèce de promesse para-politique.

Vous parlez des avant-gardes comme d'un phénomène passé alors que dans l'esprit des gens, Berlin est toujours perçue comme la capitale de l'avant-garde. Cette avant-garde dont on parle à satiété est-elle équivalente aux avant-gardes telles qu'on les entendait au XX^e siècle, par exemple le constructivisme russe ?

Je pense que c'est un abus de langage naïf, parce que les gens ignorent l'histoire des avant-gardes. Après les avant-gardes, il y a eu les post-avant-gardes, la crise des avant-gardes – l'histoire des avant-gardes est très compliquée. C'est un abus de langage, probablement parce qu'on aime bien utiliser ce langage militaire en disant : « On est à l'avant-garde », pour dire : « On est sur un champ de bataille. » Alors qu'il n'y a pas d'ennemi en face, sinon des bus de touristes assez pacifiques... Je ne vois vraiment pas qui pourrait être l'ennemi sur ce champ de bataille.

Au-delà de ça, il est très significatif qu'on reprenne ce discours avant-gardiste, parce que là aussi c'est quelque chose qui est fortement chargé de morale : une ville d'artistes et de gens créatifs est forcément jugée comme quelque chose de meilleur qu'une société où les gens sont plutôt ouvriers ou mécaniciens. Comme si l'artiste depuis deux cents ans était chargé d'une positivité, d'une bonté, d'une plus-value morale. Et aussi car malgré leur défaite apparente, ce sont les avant-gardes qui ont appris à l'individu comment se faire fiction et comment se laisser porter par le flux d'une temporalité déceptive et imaginaire.



La Platz der Vereinten Nationen.

Mais les ouvriers sont là aussi, Berlin est loin de n'être qu'une ville d'artistes.

Je parle plutôt de l'imaginaire de la ville. À Berlin, il y a aussi des familles, des gens complètement ordinaires, dont par ailleurs je ne fais pas non plus l'éloge, je ne suis pas là pour dire ce qui est bien et ce qui est mal. Je parle du discours que la ville tient sur elle-même, et qui est bien plus qu'un discours puisqu'il a un impact sur l'organisation. Vous connaissez bien le « *arm aber sexy* » (« pauvre mais sexy ») de Klaus Wowereit (le maire de la ville)... L'année dernière, j'ai loué un appartement sous ce grand complexe populaire d'ex-RDA à la Platz der Vereinten Nationen. Là-bas, il y a plein de familles d'origine ouvrière, mais quand on disait qu'on habitait Platz der Vereinten Nationen, la réponse, souvent, c'était : « *Mais personne n'habite là-bas !* » Alors que j'étais quotidiennement entouré par des milliers de personnes ! Mais ce sont des gens qui n'existent pas, ils sont transparents, ils ne sont pas significatifs dans l'économie doublement « imaginaire » de la ville.

Alors qu'ils représentent une majorité.

Oui, les loyers ne sont pas bas pour tout le monde, même si Berlin demeure très peu chère pour une ville occidentale. Si vous me permettez un instant de marxisme primaire, toute cette joyeuse liberté des gens qui viennent ici pour faire les artistes est payée sur un plan strictement économique par des départs forcés : beaucoup d'habitants se voient contraints à s'exiler dans des quartiers de plus en plus éloignés du centre, voire à quitter la ville. Ils représentent toujours une réalité économique mais sont complètement écartés, invisibles. Berlin est une ville faussement multiculturelle – il n'y a pas de tensions ethniques ici. Berlin est loin d'être ethniquement très diversifiée, avec les tensions que cela peut causer, comme à Paris.

Pourtant, ces gens ont souvent été acteurs de la conservation de certains quartiers. À Kreuzberg par exemple, des zones entières vouées à la destruction ont été investies par des populations d'immigrés, de gens extrêmement pauvres, qui se sont battus pour l'endroit où ils vivaient et grâce à quoi des bâtiments entiers ont été conservés puis restaurés.

Oui, il y a véritablement un rapt. Le berlinois ordinaire, qui était habitué à avoir une ville où tout était très peu cher ne pouvait pas, ou ne voyait pas l'intérêt d'acheter de l'immobilier, et cultive à présent un certain ressentiment envers les étrangers qui viennent et qui achètent des immeubles entiers... Si encore ce n'était qu'un joyeux carnaval où tout fonctionne bien, on pourrait s'en foutre, mais ça n'est pas le cas parce que cette destruction systématique d'un territoire ne se fait pas sans dégâts.

En outre, il est extrêmement risqué pour une ville d'investir sur un tourisme éphémère, qui ne pense pas, qui est très jeune. Elle a l'attrait d'une certaine permissivité, elle promet un retour en enfance, ou plutôt à l'adolescence, aux dimensions d'une ville entière, à longueur de journée... Et ça fonctionne, puisqu'en terme de tourisme, Berlin est plus importante que Rome ! Alors bien sûr, je me suis attaché à Berlin, mais il est quand même assez étonnant que Rome ait moins de touristes que Berlin, c'est même ridicule ! Avec l'histoire et la beauté de la ville...

« Ici, les gens ne viennent pas pour découvrir quelque chose, ils viennent pour se conforter à leur propre construction imaginaire et non pas pour se confronter à la ville. »

Berlin n'est pas belle d'après vous ?

Si, d'une beauté particulière ! Mais les gens ne viennent pas ici pour ça. C'est un tourisme de nuit... Ici, les gens ne viennent pas pour découvrir quelque chose, ils viennent pour se conforter à leur propre construction imaginaire et non pas pour se confronter à la ville... On ne va pas à la découverte de la ville, on vient pour se confirmer, pour se retrouver, alors que Berlin était dans les années 1920 le symbole même de la ville où on allait pour se perdre, trouver sa propre destinée. Il y a eu tellement de romans et de films qui évoquent ça, cette ville était même le symbole de la métropole où le petit provincial venait se perdre pour faire sa *Bildung*, sa formation.

En quoi, qualitativement, le magnétisme qu'exerce aujourd'hui Berlin se distingue-t-il de celui qui, dans les années 1920, attirait à Berlin des gens comme Christopher Isherwood, par exemple ?



Francesco Masci, par Anna Subdin pour RAGEMAG.

Toute l'organisation du reste du monde a changé. La ville elle-même a changé : avant, à Berlin, on pouvait trouver cet inconnu qui faisait l'individu, avec lequel il se confrontait ; il prenait des coups, il vivait des étapes, comme dans tout bon roman de formation. Ici, les gens viennent juste pour trouver en mieux ou d'une manière plus facile ce qu'ils connaissent ailleurs. Ils projettent, ils ramènent tout leur imaginaire et ne font que le mettre en place ici ; ils ne s'ouvrent plus à la révélation ou à la déception, ils sont dans l'impossibilité la plus totale d'être déçus.

Le problème, c'est que Berlin ne fait pas assez peur, c'est trop cool... Paris fait peur ! Les touristes restent dans leur rôle de touriste parce qu'ils y sont terrifiés. Ici, les touristes jouent les berlinois dès la première seconde où ils arrivent dans la ville. Même à New York les gens sont rudes, donc le touriste est immédiatement réassigné à son rôle de touriste, il y a souvent des choses qui lui rappellent sa condition de manière violente. Ici, tous les Américains se baladent avec leur bière dans la main parce que chez eux c'est interdit, ça me désole à chaque fois... Il n'y a plus d'expérience. Jadis, l'expérience relevait du choc, parce que l'expérience nous guette et nous tombe dessus - ici, plus rien ne nous guette parce que même l'expérience la plus extrême, qu'elle soit sexuelle ou autre, a été tellement racontée et décrite que ce n'est pas quelque chose qui relève de l'inconnu, ça ne relève plus de l'expérience existentielle mais du plaisir.

La spécificité de Berlin ne réside-t-elle pas dans sa permissivité ?

Mais cela aussi, c'est une grande illusion, ce n'est pas vrai. Les choses sont possibles partout. À Téhéran, elles sont possibles dans un autre contexte avec d'autres difficultés. Les gens ne baisent pas qu'à Berlin, ils ont trouvé le moyen de le faire dans des régimes très opprimants comme le régime iranien... Ça, c'est aussi un discours que la ville entretient. Ici, on ne peut pas passer trois heures dans la ville sans que les gens parlent du **Berghain**, comme si Sven (le videur, *ndlr*) était le maire de la ville... c'est ridicule, c'est folklorique, c'est kitsch ! À Paris, il y a des boîtes encore plus difficiles d'accès que le Berghain !

Entrer au Montana, c'est une entreprise beaucoup plus difficile et vouée à l'échec que de rentrer au Berghain, et puis tout cela reste très anecdotique. Mais ici, tout le monde entretient cet espèce d'imaginaire auto-construit et auto-référentiel... La liberté sexuelle existe partout en Occident. Elle est moins racontée, moins exposée, moins massive - dans le sens où elle est moins présente au centre même du corps de l'imaginaire des villes -, mais il y en a partout, et il y en a toujours eu partout.

Je veux bien qu'à Berlin, statistiquement, ce soit plus courant, que ce soit continu. Il y a les structures techniques qui permettent de faire cela mieux, mais est-ce que c'est ça qui fait la substance ontologique d'une ville ? Je ne sais pas... C'est une ville qui, de plus en plus, se configure pour permettre à l'individu d'avoir une jouissance immédiate de soi-même avec soi-même, et l'isoler de toute relation au réel, comme s'il n'était plus branché que sur son propre plaisir, à tout moment.



Sac dans une vitrine berlinoise, par Marie Klock pour RAGEMAG.

Et cet emballage de la représentation, pensez-vous qu'il puisse durer toujours ?

Cela ne peut pas durer éternellement. Je pense que tout changement pertinent et significatif dans cette double organisation techno-imaginaire de la société n'arrivera que par la technique. La révolution sexuelle, par exemple, n'est qu'une conséquence d'une série de découvertes techniques, ce n'est pas une conquête politique : la pilule a été trouvée par hasard, puisque les gens qui l'ont inventée voulaient trouver un moyen de stimuler la fertilité. La société a pu bénéficier d'une invention technique qui a libéré et permis une sexualité beaucoup plus libre. Si quelque chose doit changer, cela ne changera que par des inventions techniques.

Quelle invention technique pourrait avoir suffisamment d'ampleur pour enrayer ce processus ou le faire changer de trajectoire ?

Les clones, peut-être ? (*Rires.*) Oui, les clones, je le dis souvent, c'est une sorte de mélange entre l'image et la technique, c'est là que la culture absolue et la technique fusionneraient... Et puis le statut de la représentation serait vraiment mis à mal. Est-ce que le clone est une représentation ou un individu ? Là, on serait obligés de repenser certaines relations. Ou alors, sans forcément aller jusqu'aux clones, une catastrophe naturelle. Mais je ne sais pas, je n'aime pas trop faire le prophète, je ne supporte pas les intellectuels quand ils se drapent de ce rôle et disent : ça va se passer comme ça. J'essaie de rester dans l'observation des observateurs, dans le constat, plutôt que de commencer à émettre des prophéties sur ce qui adviendra. Je dis simplement qu'à Berlin – c'est pour cela que je parle de modernité finissante – on touche aux limites de cette liberté.

En restant dans l'imaginaire, je trouve que même des gens qui viennent ici pour être *Isherwood* se retrouvent dans un contexte qui est complètement non-*Isherwoodien* – tout le monde peut avoir ses cinq minutes d'*Isherwood*. Aujourd'hui, je trouve dommage pour qui a ce mode de vie très hédoniste ici, à Berlin, de se retrouver le week-end avec l'employé de banque parisien qui vient faire la même chose ici. Comme instant de liberté, c'est terrifiant ! C'est une marchandise, c'est offert à tout le monde. Même pour se construire dans la fiction hédoniste une singularité fictive, il fallait quand même avoir des aspérités, des choses qui rendent la chose un peu plus difficile, mais s'il n'y a aucune limite et aucune exclusion... Si l'unique exclusion, c'est le filtrage à la porte de Sven, franchement, c'est un filtre minuscule avec des mailles très larges !

« *L'image est le centre ontologique de cette ville, plus que partout ailleurs.* »

Enfin, minuscule, il est tout de même redoutable et très craint, vu l'obsession qui entoure cette porte....

Oui, je sais... Mais là aussi, pour moi il y a un énorme fantasme d'interdit, parce que même la subjectivité fictive rêvant de liberté, il faut qu'elle *refantasm*e une sorte de censure. La liberté ne va jamais sans une forme de censure.



Le Berghain.

Justement, la photographie est interdite à l'intérieur. Cet interdit autour de l'image ne fait qu'attiser l'obsession.

Ça, je trouve que c'est une idée génialissime, commercialement parlant. Si jusqu'ici les images s'adjudgeaient le droit de juger de ce qui est bon ou mauvais parce qu'elles étaient chargées fortement de morale – l'image était bonne en soi et le monde était mauvais, la représentation du monde était bonne ou en tout cas promettait un monde meilleur –, maintenant, avec ce jeu de cache-cache typiquement berlinois, l'image s'est presque donnée le pouvoir de décider de ce qui est réel et de ce qui ne l'est plus. On assiste à une sorte d'*hybris* imaginaire complètement folle, donc évidemment, la projection imaginaire qu'on fait sur cet écran noir de ce qui se passe à l'intérieur du Berghain, ça marche très bien. Et à Berlin, avec la disponibilité de l'espace, on joue constamment avec cette négation de l'image ; on détourne les images, on cache les choses.

L'image est le centre ontologique de cette ville, plus que partout ailleurs. Je ne veux pas nier que partout ailleurs on aille dans la même direction, mais il y a encore des choses qui font obstacle – l'économie par exemple – et il y a des territoires plus difficiles à défaire, plus complexes. Alors qu'ici, il y avait le mur, c'était extrêmement tendu, et avec la chute du mur tout s'est accéléré. Et puis le mur avait simplifié l'organisation du territoire, et cette simplicité organisée par les restes du politique était beaucoup plus facile à défaire que partout ailleurs, c'est peut-être une hypothèse.



Francesco Masci, par Anna Subdin pour RAGEMAG.

On dit souvent que Berlin est une ville très politisée – la scène queer, par exemple, l'est beaucoup plus qu'en Angleterre ou en France ; il y a un grand nombre de luttes pour les demandeurs d'asile, les sans-papiers, le féminisme ; et le mouvement des squats existe toujours. Tous ces engagements n'ont-ils plus rien de politique ?

C'est une chose de faire avancer les choses, c'en est une autre de contester l'ordre établi. Cela ne signifie pas que tous ces mouvements-là d'une manière ou d'une autre sont inutiles ou que ces gens sont de gros naïfs qui se trompent complètement, mais je trouve qu'ils ne sont pas dans le politique ; pour moi, cela reste du culturel. Le culturel, c'est très vaste dans le sens que c'est la culture absolue qui organise le monde, mais ce n'est pas du politique parce que ce fameux politique n'a jamais existé.

L'émeute, c'est du culturel. Presque tout est culturel et à part les luttes des syndicats autonomes dans les années 1950 et 1960 en France et en Italie, j'aurais du mal à vous donner des exemples de vraies luttes politiques. Pour moi, le politique n'est pas qu'une lutte contre un ennemi inconnu, un « grand ennemi », le capital comme symbole du mal absolu. Tous les théoriciens politiques, que ce soient les plus classiques comme Hobbes ou les plus révolutionnaires, l'expliquent : le politique, c'est un moment immanent qui accepte la confrontation perpétuelle. Il ne s'agit pas de projeter l'idée d'un ennemi énorme et investi de toutes les caractéristiques du mal comme le font les mouvements altermondialistes.

« Berlin est une ville très peu politisée qui, dans une atmosphère de révolte permanente, cultive le consensus mou. Organiser des concerts de soutien, ce n'est pas de l'activisme politique. »

Berlin est une ville très peu politisée qui, dans une atmosphère de révolte permanente, cultive le consensus mou. Organiser des concerts de soutien, ce n'est pas de l'activisme politique... Justement, ça m'inquiète qu'à chaque fois, on veuille de nouveau créer du divertissement. Pour moi, la confrontation politique est quelque chose de complètement différent dans le principe, cela ne consiste pas à créer encore des images, du divertissement, des concerts... Je trouve que ces organisations-là ne luttent jamais contre un ennemi, ils n'ont pas d'ennemi, ils sont largement tolérés ; bien sûr, on évacue des squats, mais ils finissent toujours pas être relogés, il n'y a pas de rejet, de confrontation.

On entend souvent ce propos que l'État est l'ennemi. En réalité, l'État est indifférent la plupart du temps, et parfois même très à l'écoute. Moi, j'ai du mal à corréler ce principe du politique dans ces choses-là. Mais je ne veux pas enlever le mérite, ce ne sont pas des choses inutiles. Ces mouvements que vous évoquez sont des mouvements sociaux, ils contribuent à restructurer la société.

Que dire de la teneur du « GAYS, NAZIS & HIPSTERS FUCK OFF !!!! » flanqué du A de l'anarchie, qui a fait couler beaucoup d'encre et qui comprime des réalités plus ou moins antithétiques sous les aspects d'un slogan politique ?

En étant sortie du politique, quand la subjectivité fictive revient à une confrontation, ce n'est qu'une confrontation animée par la diatribe non politique, très amère, très acerbe. Et ça devient presque la guerre de tout le monde contre tout le monde de la société hobbesienne avant le Léviathan, une guerre menée sur un plan imaginaire. Nous sommes dans une sorte de post-politique qui revient au pré-politique, c'est d'une stupidité et d'une violence fantasmée très élevée... Dans cette ville qui semble très pacifiée, très cool, dès que réémerge l'animosité, elle le fait avec une violence moralement déterminée qui est terrifiante, et avec une confusion désarmante, parce que rien ne fait corps politique, les gens en sont incapables et donc réinjectent le culturel, toujours chargés de morale.

Depuis deux cents ans persiste cette idée qu'il faut être meilleur, meilleur que les autres, l'idée de construire sa personnalité vis-à-vis des autres. C'est l'idée de « tu me déranges » – les subjectivités fictives dans ce monde sont mises en concurrence dans leur individualité déchaînée, et toute autre individualité fait ombre et est vue comme quelque chose de mauvais, à abattre. C'est une distinction perpétuelle, poussée à l'extrême, elle est



Graffiti à Neukölln.

d'une ville expérimentale, toujours tournée vers la modernité ?



La face ouest du château détruite, en 1950.

valeurs-là qui n'existent pas, de la rébellion, de la fête, du libertinage sexuel... ce sont des choses qui normalement devraient être ponctuelles, éphémères, marginales, vécues personnellement – et là on en fait des valeurs universelles. C'est cela qui fait qu'on est berlinois même quand on n'y habite pas, parce que les valeurs berlinoises appartiennent à tout le monde, elles ne sont plus dissimulées, n'ont plus besoin d'être arrachées à la ville. Cette représentation à la Walt Disney de l'histoire est très symptomatique : l'histoire n'est plus qu'une sorte d'énorme représentation qui n'a plus prise sur le territoire. Et Dieu sait si l'histoire a laissé des traces ici, il n'y a pas que l'histoire du mur. Il y a aussi la révolution ratée spartakiste, la crise économique, le régime nazi, la chute du mur... c'est une ville chargée d'histoire, mais on y choisit ce qu'on garde.

Comme les morceaux de la salle de bal de l'hôtel Esplanade sur la Potsdamer Platz, qui est très beau. C'est là qu'ont été tournés les films *Cabaret* et *Les Ailes du désir*, avec la scène où Nick Cave chante ; l'hôtel a été déplacé de 75 mètres avec une débauche de moyens techniques, et sa façade est maintenant prise dans une vitrine géante au cœur du Sony Center comme une relique congelée. Cela participe à une vision complètement lisse de l'histoire, comme si l'histoire ne se faisait plus dans cette ville, parce qu'elle est devenue une machine à produire des images universelles à emporter, qui appartiennent à tout le monde.

C'est ce qui se passe au Schloss... Comme le Berghain, oui, on est chargé partout de ce libertinage extrême. C'est censé être un acte libre, non ? Là, c'est

presque meurtrière, en tout cas elle a des fantasmes d'élimination très poussés, parce que tout fait ombrage à ma distinction, à ma présence, ici et maintenant, comme moi, être unique, individu unique – et justement le politique n'est pas du tout structuré comme ça, il y a l'acceptation de l'ennemi, il n'est pas mauvais, il sera toujours là. L'ennemi est la figure de ma propre question existentielle, il est là comme une interrogation perpétuelle sur qui je suis. Alors que là, évidemment, les autres ne sont qu'un obstacle, ou en tout cas une nuisance à l'affirmation de ma fiction momentanée, fiction qui en plus évolue et n'a aucune cohérence.

Dans votre livre, vous mentionnez à plusieurs reprises la *kritische Rekonstruktion*, la reconstruction critique de la ville. Il y a beaucoup de choses qui font débat ici, notamment la reconstruction du palais impérial, le Berliner Schloss, à la place du Palast der Republik (palais de la République) qui était un organisme culturel central de la RDA. N'est-ce pas là un acte complètement contraire à l'image que Berlin tente de véhiculer, celle

Au fond, les intentions derrière ce processus ne comptent pas trop, car il est également typique de la culture absolue : elle ne fait que réactiver le passé, elle a une relation imaginaire, culturellement déterminée au passé. La reconstruction du château a été votée par le Sénat de Berlin, avec le soutien de la Gauche et des Verts – quel que soit le bord politique, on ne peut avoir au passé dans cette ville qu'une relation complètement « culturalisée ». C'est une vision assez figée, et tout le reste de la ville fonctionne comme ça ; pour moi, les squats, c'est la même chose, ce sont des restes de représentation pure, privés de tout contenu, de lien au territoire. Après une guerre, une dictature, la chute du mur, on fait réémerger ce château, c'est une décision éminemment kitsch. Le kitsch, selon la définition qu'en fait Hermann Broch, c'est exactement cela, on injecte des valeurs postiches sur des choses qui n'en ont aucune.

Pour moi, Berlin est une ville fortement basée sur le kitsch où flotte une quantité ahurissante de valeurs, que ce soient des valeurs protestataires, hédonistes ou des valeurs du passé, et ces valeurs ne tiennent plus sur rien, elles gravitent, sont en apesanteur, ne sont pas enracinées sur quoi que ce soit. On les injecte comme ça, à loisir. Berlin est comme une *tabula rasa* sur laquelle on greffe des choses, que ce soit des choses sexuellement extrêmes, ou des choses très pompeuses et kitsch comme le château, mais les deux sont complètement importées.

En fait, quand on parle du Berghain et du Berliner Schloss, ce sont deux aspects du même discours : tout est kitsch ?

Absolument. Le flux d'images emporte tout sur son passage. Tout s'équivaut... et on accorde du sérieux à quelque chose qui ne l'est pas. La possibilité de rentrer ou pas au Berghain relève du drame existentiel, c'est l'enjeu capital, et c'est ce qui rend la chose kitsch.

À partir de quel moment Berlin est-elle devenue kitsch ?

C'est ce processus qui s'est enclenché après qu'on s'est acharné à effacer tout témoignage des restes du politique. On a basculé ensuite vers ces

« C'est comme si l'histoire ne se faisait plus dans cette ville, parce qu'elle est devenue une machine à produire des images universelles à emporter, qui appartiennent à tout le monde. »

presque un réflexe conditionné, un rite de passage, on *doit* y aller... et vous voyez, nous aussi, on a bien fini par passer presque une demi-heure à parler de ce putain de Berghain !

Article paginé

Boîte noire

- [L'Ordre règne à Berlin](#), paru aux éditions Allia ;
- [l'imaginaire](#) berlinois en 44 secondes ;
- une histoire de Berlin [en musique](#) ;
- [l'agenda](#) des squats ;
- un [essai](#) sur *Possession*.

Mots-clés : [Allemagne](#), [arm aber sexy](#), [Berghain](#), [berlin](#), [Berliner Schloss](#), [culture absolue](#), [éditions allia](#), [francesco masci](#), [Hermann Broch](#), [Hobbes](#), [Klaus Wowereit](#), [Ku'damm](#), [L'Ordre règne à Berlin](#), [mur de berlin](#), [Platz der Vereinten Vationen](#), [Potsdamer Platz](#), [rda](#)

À propos des auteurs



Marie Klock Pianiste classique, illustratrice du dimanche, collectionneuse d'anecdotes, adepte de l'ultraviolence et des caramels mous.



David Le Guillermic De Paris à Londres et Berlin, David Le Guillermic n'a cessé d'explorer les mêmes thèmes obsessionnels : espace, urbanisme, sexualité, pouvoir. Il travaille actuellement à l'écriture d'un roman.



Thomas Moreau Adepte de la sobriété heureuse, j'essaie d'allier un buen vivir mâtiné de situationisme avec l'écologie, l'économie verte et bleue. L'Histoire et le Droit furent mes mamelles jusqu'à ce que j'embrasse l'urbanisme. La seule tabula rasa que je préconise touche les tours d'ivoire avec pour pelleteuse l'intelligence collective. Libérer les territoires et les redonner à leurs habitants est mon crédo.



© 2012-2014 RAGEMAG